

**IMAGINAIRE ET MODES DE CONSTRUCTION
DU SAVOIR ANTIQUE : LE CAS DE VARRON DE
RÉATE HISTORIEN DANS LE
*DE VITA POPULI ROMANI***

Lucienne DESCHAMPS
(Université de Bordeaux III)

QUAND on évoque la littérature scientifique et technique à Rome au premier siècle avant notre ère, un des premiers noms qui viennent à l'esprit est celui de Varron de Réate. Certes on sait qu'il a écrit des œuvres littéraires, des poèmes, des discours, des pseudotragédies, etc. Mais d'après la longue liste des titres de ses ouvrages - dont malheureusement il ne reste souvent au mieux que des fragments et parfois même que ces titres -, on s'aperçoit qu'il avait composé beaucoup de traités scientifiques ou techniques, sur la langue, sur l'agronomie, sur le droit, sur les mathématiques, la géométrie, la grammaire, la musique, l'architecture, la médecine, la géographie, et j'en passe. J'ai pensé qu'il serait intéressant d'examiner l'attitude de notre savant quand il abordait un autre secteur de la science, celui de l'histoire.

Pourquoi avoir choisi comme texte d'étude le *De Vita Populi Romani*. D'abord pour des raisons matérielles. Si cet ouvrage en quatre livres ne subsiste plus aujourd'hui que par des fragments, nous

disposons d'une édition commode de ces restes. Elle est due à B. Riposati qui l'a accompagnée d'une étude des sources et de commentaires exégétiques¹. Ce travail publié pour la première fois à Milan en 1939 a fait l'objet d'une seconde édition corrigée en 1972. Deuxième motif de ce choix : la façon dont l'historien Varron construit le savoir qu'il veut transmettre se révèle là assez clairement. Et aussi, nous le verrons, l'attitude de Varron dans le *De Vita Populi Romani* est assez représentative de celle de l'historiographie à Rome.

La date du *De Vita Populi Romani* n'est pas connue avec certitude. Comme il est dédié à Atticus, l'ami de Cicéron, il a dû être publié avant la mort de celui-ci, laquelle s'est produite en 32 av. J.-C. Plusieurs passages du livre IV font allusion à la rivalité entre César et Pompée, au départ de ce dernier hors de l'Italie, etc. La rédaction de ces passages ne peut se concevoir qu'après le début de la guerre civile, c'est-à-dire après 49. Certains critiques ont proposé une datation plus précise, mais ils ne sont pas d'accord entre eux, et de toute manière on ne peut faire que des hypothèses basées sur des conjectures. Il n'y a pas de critère certain.

Ce récit de l'histoire du peuple romain devait commencer par la narration de la fondation de la ville par Romulus. En effet dans les fragments transmis comme appartenant au livre I, il est fait allusion à l'*asylum*. On lit quelques noms propres parmi lequel celui du nourrisson de la louve, et aucun des autres personnages nommés n'est antérieur à lui. Au livre IV, comme nous venons de le dire, il est question de la guerre civile entre César et Pompée, ce qui prouve que la narration de Varron le conduisait jusqu'à l'époque contemporaine. Voici comment H. Dahlmann² pense que se répartissait la matière d'après les localisations des fragments qui nous ont été transmis avec indication de leur situation dans tel ou tel livre : le livre I allait jusqu'à l'expulsion des rois; le livre II traitait des premiers temps de la république jusqu'au début de la première guerre punique; le livre III

¹ C'est ce texte que nous utiliserons.

² H. Dahlmann, art. « Terentius » n° 84, dans Pauly - Wissowa, *RE*, Suppl. VI, col. 1243.

allait jusqu'à la révolution des Gracques en 133; le livre IV au moins jusqu'à la guerre entre César et Pompée.

Malgré le caractère fragmentaire de ce qui subsiste de ce texte, on y découvre un va et vient entre une exigence de vérité et des visées pragmatiques pour répondre à un certain horizon d'attente. En effet, Varron manifeste clairement qu'il appartient à une époque qui veut conquérir la rationalité. Que cette volonté soit caractéristique de cet âge romain a bien été mis en évidence par Claudia Moatti dans son ouvrage *La Raison de Rome. Naissance de l'esprit critique à la fin de la République*, Paris, 1997. En même temps, Varron écrit pour ses concitoyens en plein désarroi à cause des guerres civiles, ainsi que pour montrer aux peuples qui entrent dans l'*imperium Romanum* la grandeur de la nation qui les a conquis et les motifs pour lesquels elle est devenue telle. Nul doute que Varron a voulu rédiger quelque chose de scientifiquement sûr, du moins selon les critères de l'antiquité. Ainsi il s'appuiera sur des garants, sources littéraires ou témoins.

Le hasard veut que dans ce que B. Riposati a reconnu comme étant des passages du *De Vita Populi Romani*, on ne trouve qu'un seul auteur antérieur nommément cité. C'est dans le développement consacré au baiser que, chez les anciens Romains, leurs proches parents donnaient aux femmes pour savoir si elles avaient bu du vin. Ce passage du *De Vita Populi Romani* est mentionné par plusieurs écrivains. Pline l'Ancien l'évoque au livre XIV de sa *Naturalis Historia*, 89 - 90; on y lit une phrase où figure le nom de Caton : *Cato ideo propinquos feminis osculum dare, ut scirent an temetum olerent*. « Ainsi, Caton dit que les hommes de la famille donnaient un baiser aux femmes pour savoir si elles sentaient le vin ». Cette référence à Caton se trouvait-elle déjà dans le *De Vita Populi Romani* de Varron ? Est-ce là que Pline l'a prise en même temps que le reste de la notice ou Pline a-t-il contaminé deux sources différentes : Caton le Censeur et Varron. Quoi qu'il en soit, on peut supposer qu'on lirait davantage de renvois à des sources si on avait l'intégralité du texte du *De Vita Populi Romani*, car le Réatin a l'habitude de s'appuyer sur des *auctores* dans d'autres ouvrages scientifiques ou techniques que nous avons mieux conservés. En particulier, dans le *De lingua Latina* il cite de nombreux noms. Je ne prendrai qu'un exemple : en ling. 5, 148-150 il explique que le *lacus Curtius*, sur le Forum, doit son nom à un

certain Curtius. Mais selon les auteurs il ne s'agit pas du même individu. Et sur ce qui est arrivé à ces divers personnages, il donne les différentes versions qu'on trouve chez Procilius, un historien de la première moitié du premier siècle avant notre ère, dont nous savons peu de choses, chez L. Calpurnius Piso Frugi, le consul de 133 auteur d'Annales, chez un Cornelius dont on se demande s'il s'agit de Cornelius Epicadus qui vécut au temps de Sylla ou de Cornelius Sisenna, orateur et historien de la première moitié du premier siècle avant notre ère, et chez Q. Lutatius Catulus, consul en 102, auteur de *Communes Historiae*. Dans les *Res Rusticae* également, il donne souvent les sources de ce qu'il avance, sans parler de la bibliographie qu'il a insérée après le prooemium du livre I.

Varron cite aussi comme témoins des hommes de son temps et des choses qu'il a lui-même entendues ou vues, ainsi au fr. 116 Rip. : *ut audiui dicentem cn. Magnum*, « comme je l'ai entendu dire par Cn. Pompée le Grand ». La fin du fr. 125 Rip. est également instructive à cet égard : *C. Sentius, quem praetorem uidimus, Chium uinum suam domum inlatum dicebat tum primum, cum sibi cardiaco medicus dedisset.*, « C. Sentius, que nous avons connu préteur, disait que du vin de Chio avait été apporté pour la première fois chez lui lorsque le médecin lui en avait ordonné parce qu'il souffrait de l'estomac. ».

Il utilise aussi ce qu'on pourrait appeler les témoignages archéologiques qui subsistent de son temps. Ainsi au fr. 16 Rip., il évoque la toge très particulière conservée dans le temple de la Fortune et qui recouvrait une statue qu'elle rendait du coup invisible et dont on se demande depuis l'antiquité si c'était celle de la Fortune ou celle de Servius Tullius. En dernier lieu J. Champeaux a suggéré qu'il s'agissait de la statue de Fortuna³. Varron utilise aussi comme preuve de ce qu'il avance les rituels qui existent encore à son époque; ainsi, dans le fr. 20 Rip. il parle de la fève, dont on use communément dans les rites en l'honneur des défunts, *parentando utique adsumitur*, et il

³ Voir J. Champeaux, *Fortuna. Recherches sur le culte de la Fortune à Rome et dans le monde romain des origines à la mort de César, I - Fortuna dans la religion archaïque*, Rome, 1982, p. 274-281.

rappelle un usage contemporain, à savoir que le flamme de Jupiter ne s'en nourrit pas.

Ailleurs, c'est Plaute qu'il prend comme témoin, ainsi à propos des boissons permises aux femmes. Dans le fr. 39 Rip. en effet, il en cite un certain nombre dont une espèce que les Romains nomment *moriola* et dont Plaute pense qu'elle est appelée *murrina* (*quam murrinam quidem Plautus appellari putat*). Il se sert aussi de vieux documents, tel le vers d'un antique poème rapporté au fr. 23 Rip. pour montrer l'ancienneté d'un des rites de la fête des Consualia⁴ qui passait pour avoir été créée par Romulus au moment de l'enlèvement des Sabines⁵ : *etiam pellis bubulas oleo perfusas percurrerant ibique cernuabant. A quo ille uersus uetus est in carminibus : ibi pastores ludos faciunt coriis Consualia*, « ils couraient également sur des peaux de bovins enduites d'huile et là ils faisaient la cabriole. D'où ce vers antique dans les formules : « Là les bergers font les jeux des Consualia sur les cuirs ».

Autre garant scientifique aux yeux de Varron : l'étymologie. N'oublions pas que pour lui comme l'indique Donat⁶, *uerbum dixit ueram sententiam, nam uerba a ueritate dicta testatur Varro*, « le mot dit la vérité, car *uerba* (mots) vient de *ueritas* (vérité), atteste Varron ». C'est pourquoi lorsqu'il parle des calendes au fr. 18 Rip., il explique que ce terme vient de *calare*, « appeler », parce que le premier du mois, on appelait les nones, c'est-à-dire on annonçait quel jour seraient les nones. La fin du fr. 68 Rip. fragment qui trouvait place, dans le livre II, au moment de la création des diverses magistratures, est très caractéristique : *quod praeirent populo praetores; quod consulerent senatui, consules*; dans le fr. 69 Rip. c'est la fonction du censeur qui est expliquée à partir du verbe *censere*. Une telle démarche se retrouve à maintes reprises dans le *De Vita Populi Romani* (fr. 32 pour indiquer ce que faisait un *pistor* dans les temps

⁴ Il y avait les Consualia d'été le 21 août et les Consualia d'hiver le 15 décembre.

⁵ Voir G. Dumézil, *La religion romaine archaïque*, Paris, 1966, p. 162 et 266-267.

⁶ Donat, *ad Ter. Ad.*, v, 8, 29.

anciens, car sa fonction n'est plus la même à l'époque de Varron ; fr. 60 ; fr. 70 ; etc.), comme dans les autres œuvres de notre auteur.

Il arrive que ce soient des proverbes que Varron cite comme preuves de ce qu'il avance. C'est ce qui se passe dans le fr. 71 Rip. où il évoque l'aphorisme *sexagenarios de ponte deici oportet* pour justifier l'exclusion politique des vieillards dans la cité antique : « lorsqu'ils étaient arrivés au cinquième degré et qu'ils avaient soixante ans, alors, enfin, ils étaient libérés des affaires publiques et avaient des loisirs. C'est pourquoi, d'après certains, il est devenu proverbial de dire qu'il faut précipiter du pont les sexagénaires, c'est-à-dire qu'ils ne doivent plus porter leur vote, ce qu'ils faisaient en passant sur le pont ». Il y a là une allusion aux passerelles, suspendues au-dessus du sol, qui au bout de chaque travée des *saepta* permettaient d'accéder aux urnes lors des Comices. J.-P. Néraudau, dans une communication à la société des Études Latines en 1978, a suggéré qu'en réalité ce proverbe n'était pas ancien, mais que c'était une invention de l'auteur comique Afranius dans le *Repudiatus* qui date des années 120-100 avant notre ère⁷.

Ainsi Varron a souvent cherché à appuyer ses affirmations sur ce qu'il considérait comme des documents, quel que soit le genre de ceux-ci.

Sans qu'il cite de sources grecques, on s'aperçoit qu'il en a utilisé. L'idée qui apparaît dans le fr. 67 Rip. : *propter res secundas sublato metu non in commune spectant, sed suum quisque diuersi commodum faciliatur*, à savoir qu'en raison des succès, la crainte disparue, les citoyens cessèrent de se préoccuper du bien commun, mais que chacun se mit à rechercher de son côté son avantage particulier, fait penser aux réflexions de Salluste, et A. La Penna après avoir étudié cette ressemblance s'est demandé si l'idée venait de

⁷ J.-P. Néraudau, « *Sexagenarii de ponte*. (Réflexions sur la genèse d'un proverbe) », *REL*, 56 (1978), p. 159-174. Voir aussi D. Porte, *L'étiologie religieuse dans les « Fastes » d'Ovide*, Paris, 1985, p. 310-314.

Posidonius⁸. De toute manière, elle était dans « l'air du temps ». On rencontrait déjà dans les *Origines* de Caton l'Ancien⁹ la remarque que « chez la plupart des hommes, quand la conjoncture est prospère, l'esprit s'exalte, l'orgueil et la fierté augmentent et croissent »¹⁰. Et M. Chassignet indique les sources grecques possibles de cette idée¹¹. L'opposition entre la pureté des premiers temps de Rome et la décadence de l'époque contemporaine qui est très nettement marquée dans le *De Vita Populi Romani* n'est pas sans faire penser à une phrase de la préface de Tite Live : « Jamais peuple ne fut aussi longtemps inaccessible à la cupidité et au luxe et ne garda aussi profondément et aussi longtemps le culte de la pauvreté et de l'économie ; tant il est vrai que moins on avait de richesses moins on les désirait ; au lieu que de nos jours avec les richesses est venue la cupidité, et avec l'affluence des plaisirs le désir de perdre tout et de se perdre soi-même dans les excès du luxe et de la débauche »¹².

Les fragments qui subsistent permettent de voir que, comme beaucoup d'autres historiographes antiques, Varron dans le *De Vita Populi Romani* a inséré des *exempla* qui constituent en fait des morceaux de l'histoire du peuple romain ; car il s'agit toujours dans ce qui reste du *De Vita Populi Romani* d'anecdotes mettant en scène des personnages romains ou en rapport avec les Romains. Le fr. 6 Rip. raconte comment Tullus Hostilius punit Mettius Fufetius qui avait manqué à sa parole ; il le fit écarteler par des chevaux attelés à deux chars qui allaient dans des directions opposées après avoir fait attacher à l'un les mains et à l'autre les pieds du parjure. L'histoire de ce

⁸ A. La Penna, « Alcuni concetti base di Varrone sulla storia di Roma », dans *Atti del congr. intern. di studi varroniani*, Rieti, 1976, p. 402-405.

⁹ Caton, *Les Origines* (Fragments), texte établi, traduit et commenté par M. Chassignet, Paris, 1986, fr. V 3a Chass.

¹⁰ Trad. de M. Chassignet.

¹¹ M. Chassignet, *Les Origines*, p. XXVI-XXVII.

¹² Traduction empruntée à Tite Live, *Histoire romaine*, livre I, texte établi par J. Bayet et traduit par G. Baillet, Paris, 6ème éd. 1958.

personnage est évoquée par de nombreux écrivains dans l'antiquité¹³ : Tite Live, Denys d'Halicarnasse, Virgile, Ovide, Dion, Valère Maxime, Claudien, etc. Elle relate que lors de la guerre entre Rome et Albe, Mettius Fufetius suggéra de régler les choses par un combat entre des champions des deux cités. Ce fut la lutte des Horaces et des Curiaces. Mais, malgré sa promesse, Mettius, dictateur d'Albe, supporta mal la sujétion d'Albe à Rome après la victoire d'Horace ; lors de la révolte de Fidènes aidée de Véies, appelé au secours par Tullus Hostilius selon leurs conventions, il était sur le point de rejoindre Fidènes. Une nouvelle fois vainqueur le roi Romain mit à mort le traître. Certains historiens modernes doutent de la véracité de cet événement¹⁴ et y voient une construction pour exalter les difficultés qu'eut à surmonter Rome naissante, et son amour de la *fides*. Quoi qu'il en soit, le supplice de Mettius Fufetius était déjà dans les *Annales* d'Ennius (fr. 126 V2) et Varron a dû prendre plaisir à donner un exemple de châtement des méchants, même s'il accompagne son récit du commentaire : « d'une façon qui montrait plus son autorité que son humanité », *imperiosius quam humanius*. On retrouve pratiquement la même réflexion de la part de Tite Live (I, 28, 11) : *Primum ultimumque illud supplicium apud Romanos exempli parum memoris legum humanarum fuit : in aliis gloriari licet nulli gentium mitiores placuisse poenas*, « ce fut le premier et le dernier cas chez les Romains de ce supplice d'un genre peu respectueux des lois humaines : dans les autres cas, ils peuvent se glorifier de ce qu'aucun peuple n'a décidé des châtements plus doux ».

D'autres personnages exemplaires apparaissent dans le *De Vita Populi Romani*, tel Decius à la fin du fr. 63 Rip. : *quid quod Decius imperator pro exerciti salute se dis Manibus deuouitæ*, « que dire de la *deuotio* du général en chef Décimus aux dieux Manes pour le salut de l'armée ». On ne sait de quel P. Decius Mus il s'agit, puisque d'après l'histoire, ou la légende, trois d'entre eux se consacrèrent aux divinités infernales pour gagner une bataille, le père qui s'illustra lors de la

¹³ Voir Munzer, art. « Fufetius », dans Pauly - Wissowa, *RE*, VII, col. 197 - 198.

¹⁴ Voir B. Riposati, *M. Terenti Varronis De Vita Populi Romani*, p. 99-101.

première guerre samnite, en 340 au cours d'un combat contre des Latins en Campanie¹⁵, son fils¹⁶ qui mourut héroïquement à la bataille de Sentinum en 295, son petit-fils¹⁷, consul en 279. Étant donné qu'on peut comprendre le début du fragment¹⁸ comme une allusion à l'humiliation des Fourches Caudines en 321, B. Riposati voit ici une allusion au sacrifice du consul P. Decius Mus au moment de l'intervention des Romains en Campanie au milieu du quatrième siècle avant notre ère¹⁹. C'est également un épisode que rapportent nombre d'écrivains anciens et dont ont douté maints critiques modernes.

Le fr. 96 Rip. rappelle l'accueil fait à Muttines²⁰, un général carthaginois servant sous les ordres d'Hannibal. Pour se venger d'Hannon qui l'avait frauduleusement écarté de la préfecture de Numidie, il passa aux Romains en Sicile avec sa cavalerie et leur livra Agrigente. Il reçut en remerciement le droit de cité, une maison et de l'argent pris sur le trésor public. Polybe en 9, 22, 5 en parlait déjà; Tite Live le citera à plusieurs reprises, surtout dans les livres 25, 26 et 27.

Il y a beaucoup d'autres *exempla* de ce type dans le *De Vita Populi Romani* ; on mentionnera pour finir l'évocation au fr. 38 Rip. d'Egnatius Metennius qui flagella sa femme à mort parce qu'elle avait bu du vin et qui ne fut pas puni puisque c'est elle qui avait commis une faute. Cet épisode se lit chez Pline l'Ancien, nat., 14, 90, Valère Maxime, 6, 3, 9, Tertullien, apol., 6 et Servius, Ae., 1, 737. Munzer²¹

¹⁵ Voir Stein, art. « Decius » n° 15, dans Pauly - Wissowa, *RE*, IV, col. 2279-2281.

¹⁶ Voir Stein, art. « Decius » n° 16, dans Pauly - Wissowa, *RE*, IV, col. 2281-2284.

¹⁷ Voir Stein, art. « Decius » n° 17, dans Pauly - Wissowa, *RE*, IV, col. 2284-2286.

¹⁸ *Quibuscum turpe fecerunt foedus sine publico consilio, dederunt hosti*, « avec lesquels ils conclurent un traité honteux, sans décision publique, ils livrèrent à l'ennemi ».

¹⁹ Voir B. Riposati, *M. Terenti Varronis De Vita Populi Romani*, p. 168.

²⁰ Voir V. Ehrenberg, art. « Myttones », dans Pauly - Wissowa, *RE*, XVI 2, col. 1428-1430.

²¹ Voir Munzer, art. « Egnatius » n° 28, dans Pauly - Wissowa, *RE*, V, col. 1997-1998.

pense que ces quatre occurrences ont pour source Varron. Peut-on aller jusqu'à supposer que Varron serait le point de départ de la fortune de certains des *exempla* si prisés des auteurs anciens²², au point qu'ils en constituèrent des recueils (nous avons gardé celui de Valère Maxime, mais nous savons qu'il en a existé d'autres). Il est difficile de l'affirmer dans la mesure où nous avons perdu une grande partie de la littérature antique. Quoi qu'il en soit, nous ne nous étonnerons pas qu'il ait aimé cette utilisation d'exemples constitués de personnages considérés comme réels pour montrer à tous la grandeur des anciens Romains et pour la placer concrètement sous les yeux de leurs descendants afin qu'ils y reconnaissent les qualités de leur race et les mettent eux-mêmes en pratique, avec même le désir de rivaliser en gloire avec les anciens. Cela va dans le même sens que l'utilisation des portraits des ancêtres dans les grandes familles, les *imagines*. Or n'oublions pas que Varron est aussi l'auteur d'une œuvre intitulée *Imagines* ou *Hebdomades* qui contenait les portraits de sept cents grands hommes accompagnés de quelques lignes de biographie (mais ces personnages illustres n'étaient pas tous romains, car le but n'était pas le même que dans le *De Vita Populi Romani*).

Il faut relever un autre trait du *De Vita Populi Romani*, c'est que le merveilleux n'en était pas absent. C'est ce que prouve le fr. 94 Rip. racontant l'anecdote du pivert venu se poser sur la tête de P. Aelius Paetus. C'est un récit que l'on retrouve également dans Valère Maxime, 5, 6, 4 : alors que ce prêteur rendait la justice un pivert s'installa sur sa tête et les haruspices affirmèrent que si Aelius lui laissait la vie, la maison d'Aelius prospérerait mais l'état périliterait, alors que s'il le tuait ce serait le contraire. Aussitôt il le tua. Avec un prénom et d'autres détails différents²³ nous pouvons lire la même historiette dans Pline, *Nat. Hist.*, 10, 41 et Frontin, *trat.*, 4, 5, 14.

²² Sur le goût des *exempla*, voir H. Mac L. Currie, « Les exemples moraux et l'imagination constitutive : l'histoire comme *diagnosis* », dans *Les Imaginaires des Latins*. Actes du colloque international de Perpignan (12-13-14 novembre 1991), éd. par J. Thomas, Perpignan, 1992, p. 151-157.

²³ Voir Klebs, art. « Aelius » n° 103, dans Pauly - Wissowa, *RE*, I, col. 526.

Varron, que Servius²⁴ définissait comme *ubique expugnator religionis*, croyait-il lui-même à ce merveilleux. Ou voulait-il donner un spécimen de l'amour et du dévouement pour la patrie qui habitaient les anciens ? On songe à la réflexion de Tite Live dans sa préface : « On accorde aux anciens la permission de mêler le merveilleux aux actions humaines pour rendre l'origine des villes plus vénérables »²⁵. Dans les *Antiquités divines*, Varron fait une déclaration à peu près semblable à propos de la naissance de certains individus exceptionnels : « il est utile aux cités que des hommes courageux se croient fils de dieux, même si c'est faux, afin qu'ainsi, l'esprit humain, en quelque sorte fort de la foi en son origine divine, ait plus d'audace pour entreprendre de grandes choses »²⁶ ; d'ailleurs Varron ne cache pas son opinion qui est la suivante²⁷ : *multa esse uera, quae non modo uulgo scire non sit utile, sed etiam, tametsi falsa sunt, aliter existimare populum expediat, et ideo Graecos teletas ac mysteria taciturnitate parietibusque clausisse*, « il y a beaucoup de vérités qu'il n'est pas utile que le vulgaire sache ; et même, il est expédient que le peuple croie le contraire, même si c'est faux ; c'est la raison pour laquelle les Grecs ont enfermé les cérémonies initiatiques et les mystères dans le silence et à l'intérieur de murs »²⁸. Peut-être d'ailleurs dans le cas de l'anecdote d'Aelius Paetus, la croyance de Varron à ce récit ne se pose-t-elle pas ; il le rapporte parce qu'il fait partie du discours sur Rome.

²⁴ Servius, *Ae.*, 11, 787, à propos des Hirpini censés marcher à travers le feu, rapporte que Varron explique que ces Hirpini s'enduisaient la plante des pieds d'une certaine drogue, et c'est à ce propos qu'il qualifie le Réatin de « pourfendeur de la superstition partout ».

²⁵ Traduction empruntée à G. Baillet dans Tite Live, *Histoire romaine*.

²⁶ Voir B. Cardauns, *M. Terentius Varro. Antiquitates Rerum Diuinarum*, Wiesbaden, 1976, fr. 20 Card. : *utile esse ciuitatibus. ut se uiri fortes, etiamsi falsum sit, diis genitos esse credant, ut eo modo animus humanus uelut diuinae stirpis fiduciam gerens res magnas adgrediendas praesumat audacius*.

²⁷ Varr., *RD*, fr. 21 Card.

²⁸ Voir L. Deschamps, « Varron et le sacré », dans le *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, octobre 1990, p. 289-296.

Ainsi, comme nous l'avions dit en commençant, on relève chez Varron historien dans le *De Vita Populi Romani* des caractéristiques qui se retrouvent chez les autres historiographes latins. Il partage son nationalisme avec beaucoup d'autres, convaincus comme lui que la grandeur de Rome est voulue par les dieux ou le destin. Comme d'autres il est désarmé devant les guerres civiles. Pensons à la préface de Tite Live : « Ce qu'il faut selon moi étudier avec toute l'ardeur et l'attention dont on est capable, c'est la vie et les mœurs d'autrefois, - notons que c'est ce que fait Varron - ce sont les grands hommes et la politique, intérieure et extérieure, qui ont créé et agrandi l'empire. Puis, avec le relâchement insensible de la discipline, on suivra par la pensée d'abord une sorte de fléchissement des mœurs, puis un affaissement progressif et enfin un mouvement d'effondrement rapide, jusqu'à nos jours où la corruption et ses remèdes nous sont également intolérables »²⁹. Varron pense que l'étude du passé permet de comprendre le présent et de tirer des leçons pour l'avenir. C'est pourquoi l'utilisation qu'il fait des *exempla* peut également être rapprochée d'une phrase de la préface de Tite Live : « Ce que l'histoire offre surtout de salutaire et de fécond, ce sont les exemples instructifs de toute espèce qu'on découvre à la lumière de l'ouvrage : on y trouve pour son bien et celui de son pays des modèles à suivre ; on y trouve des actions honteuses tant par leurs causes que par leurs conséquences, et qu'il faut éviter »³⁰.

Ainsi donc le *De Vita Populi Romani* est un bon modèle de la façon dont les historiographes latins construisaient l'histoire. Si Varron y fait preuve de ses goûts d'antiquaire, s'il y manifeste son intérêt de linguiste pour les mots obsolètes, s'il s'y livre bien souvent à une recherche historico-culturelle à but éthique³¹, en cela il se

²⁹ Traduction empruntée à G. Baillet dans *Tite Live, Histoire romaine*.

³⁰ Traduction empruntée à G. Baillet dans *Tite Live, Histoire romaine*.

³¹ Pour Y. Lehmann, « Varron sociologue dans le *De Vita Populi Romani* », *Ktema*, 17, 1992, p. 279, « le projet de Varron dans le *De Vita Populi Romani* ne se limite pas à celui d'un sociologue qui montre mais s'élargit aussi à celui d'un philosophe ou d'un moraliste qui démontre ».

démarque à peine des autres, puisqu'un Caton par exemple étudiait aussi les habitudes de la vie quotidienne de ses ancêtres. Le Censeur voulait lui aussi montrer que Rome devait sa grandeur aux vertus de ses premiers habitants³² et il note des usages anciens : coutume pour le deuil en VII 11 Chass., habitudes dans les repas en VII 12 et 13 Chass., etc.

Dans le *De Vita Populi Romani* cependant, autant que permet de le voir la manière dont ce qui reste de cette œuvre a été conservé, Varron manifestait une certaine originalité. Beaucoup de critiques ont rapproché cet ouvrage du *Bios Hellados* de Dicéarque à cause d'une ressemblance entre leurs titres. De plus, Varron connaît Dicéarque puisqu'il s'y réfère dans les *Res rusticae*³³ ; mais il ne le cite pas dans le *De Vita Populi Romani*. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner dans ces conditions que la structure des deux ouvrages ne soit pas la même. Dicéarque décrivait d'abord la vie en Grèce au temps de l'âge d'or, puis selon lui les Hellènes avaient connu la vie pastorale et ensuite l'agriculture³⁴. Rien de semblable dans le *De Vita Populi Romani*. Ce qui subsiste permet plutôt de penser que Varron y filait la métaphore assimilant le peuple romain à un homme. Certes on trouvait déjà chez Polybe la « loi du modèle biologique », basée sur la comparaison entre un état et un être vivant. De telles analogies sont énoncées par les présocratiques : Anaximandre dans Diels-Kranz, *Vorsokr.* 6, 12 B 1; Alcéméon, *ibid.* 24 B 4. On verra aussi Thuc., 2, 64, 3 ou Aristote, *Pol.*, 4, 4, 1290 b 25 et s. Cette théorie apparaît ailleurs chez Varron. Une de ses *Satires Ménippées*, intitulée *Marcopolis*, y fait allusion dans le fr. 292 Cèbe (= 290 B) en insistant sur certains parallèles : *sensus portae, uenae hydragogiae, clauaca intestini*. Varron n'est pas le seul dans l'antiquité à avoir pensé à ce rapprochement. J.-P. Cèbe³⁵ cite Xénophon, *Mém.*, 1, 4, 5 et s., Platon *Tim.*, 69D et s., Cicéron, *Tusc.*, 1, 10, 20, Tite Live, 22, 16, 7 dans l'apologue de Menenius Agrippa et

³² M. Chassignet, Caton, *Les Origines*, p. XVII.

³³ *Rust.* I, 2, 16 et II, 1, 3.

³⁴ P. Martins, art. « Dikaiarkos », *RE*, IX, col. 548.

³⁵ J.-P. Cèbe, Varron, *Satires Ménippées*, 8, Rome, 1987, p. 1297.

Maxime de Tyr, *Diss.*, 13, 2. Il rappelle que E. Norden³⁶ le reliait à la théorie platonicienne « selon laquelle un état bien fait est en tous ses aspects sauf un - la taille - semblable aux individus qui le composent »³⁷. Les fragments 66 Rip. : *distractione ciuium elanguescit bonum proprium ciuitatis atque aegrotare incipit et consenescit*, « à cause des tiraillements entre citoyens, le bien propre de la cité languit, commence à subir les atteintes de la maladie et de la vieillesse », et 123 Rip. : *quo facilius animaduertatur per omnes articulos populi hanc mali gangraenam sanguinolentam permeasse*, « pour qu'on remarque plus facilement que cette gangrène sanguinolente du mal s'est infiltrée dans toutes les articulations du peuple » ressortissent à une telle comparaison. Mais ce qui est nouveau, c'est que renonçant aux habitudes de l'annalistique, ou à tout autre plan, Varron paraît ici présenter son ouvrage comme la biographie du peuple romain assimilé à un homme. Pour P. Jal³⁸, comme pour J.-P. Cèbe³⁹, le titre du *De Vita Populi Romani* atteste que « son auteur fut un adepte, voire un des promoteurs, de la 'théorie des âges' qui assimilait plus ou moins les différents stades de l'évolution de la ville [...] à ceux de la vie d'un homme ». C'est déjà ainsi que le ressentait G. Boissier⁴⁰ : « Ne se pourrait-il faire qu'il eût traité à part chaque âge du *populus Romanus* en rapportant à chaque période les institutions qu'elle avait vu naître et grandir et les coutumes qu'on y pratiquait. L'enfance de Rome [...] fut le temps des rois » (ce serait le livre I). Dans le livre II, toujours d'après G. Boissier, « il s'agirait du temps où au milieu des grandes luttes du forum et dans les intervalles de repos que laissait la conquête de l'Italie se fonde la constitution romaine. Varron la faisait connaître

³⁶ E. Norden, « *In Varronis saturas menippeas obseruationes selectae* », dans *Neue Jahrb.*, suppl. 13 (1892), p. 277-278.

³⁷ J.-P. Cèbe, *Varron, Satires Ménippées*, 8, p. 1207, avec renvoi à Plat., *Rep.*, 2, 38 E; 4, 441 et s.

³⁸ P. Jal, *La guerre civile à Rome*, Paris, 1963, p. 243.

³⁹ J.-P. Cèbe, *Varron. Satires Ménippées*, 6, Rome, 1984, p. 1047.

⁴⁰ G. Boissier, *Étude sur la vie et les ouvrages de M. Terentius Varron*, Paris, 1861, p. 188 et suiv.

et en même temps présentait un tableau des mœurs de cet âge, simple encore et vertueux bien que Rome commence à s'enrichir. C'était si l'on veut la jeunesse du peuple romain, jeunesse vigoureuse qui faisait pressentir les grandeurs de l'âge suivant. On voit dans le troisième livre où il est question des guerres puniques et à l'occasion des plus grandes luttes que Rome ait eu à soutenir, Varron s'occuper de la paix, de la guerre et des triomphes. Le dernier livre est plein du souvenir des événements contemporains et de la tristesse qu'éprouve Varron en les racontant. On voit bien qu'il croyait assister à la vieillesse de Rome ».

Une remarque s'impose toutefois : d'après le témoignage de Servius (*Ae.*, 5, 295) et de Censorin (*De die natali*, 14, 2), Varron distinguait cinq stades dans une existence humaine⁴¹ ; voici ce qu'écrivit Censorin : *Varro quinque gradus aetatis aequabiliter putat esse diuisos, unumquemque scilicet praeter extremum in annos quindecim. Itaque primo gradu usque annum quintum decimum pueros dictos, quod sint puri, id est inpubes. Secundo ad tricensimum annum adulescentes, ab alescendo sic nominatos. In tertio gradu qui erant usque quinque et quadraginta annos, iuuenis appellatos eo quod rem publicam in re militari possent iuuare. In quarto autem adusque sexagensimum annum seniores uocitatos, quod tum primum senescere corpus incipiat. Inde usque finem uitae unius cuiusque quintum gradum factum, in quo qui essent senes appellatos, quod ea aetate corpus iam senio laboraret*, « Varron estime qu'on peut diviser la vie en cinq périodes équitablement, chacune durant quinze ans sauf la dernière évidemment. Ainsi, dans la première période qui va jusqu'à la quinzième année, les individus sont dits enfants, *pueri*, parce qu'ils sont *puri*, purs, c'est-à-dire, impubères. Durant la seconde qui se poursuit jusqu'à la trentième année, ils sont dits *adulescentes*, adolescents, tirant ce nom de *alescere*, croître. Ceux qui sont dans la troisième période jusqu'à quarante-cinq ans, sont appelés *iuuenes*,

⁴¹ Voir Y. Lehmann, « Un exemple d'éclectisme médical à Rome : la théorie varronienne des âges de la vie », dans *Les Écoles Médicales à Rome. Actes du 2ème colloque intern. sur les textes médicaux latins antiques* (Lausanne, septembre 1986), éd. par P. Mudry et J. Pigeaud, Genève, 1991, p. 150-157, avec une bibliographie sur le sujet.

jeunes, parce qu'ils peuvent *iuuare*, rendre service à l'état dans l'armée. Et dans la quatrième jusqu'à la soixantième année, on les appelle *seniores*, parce qu'alors pour la première fois le corps commence à *senescere*, vieillir. De là, jusqu'à la fin de la vie de chacun se déroule la cinquième période : ceux qui s'y trouvent sont appelés *senes*, vieillards, parce qu'à cet âge, le corps est déjà en proie au *senium*, à la décrépitude ». Dans le *De Vita Populi Romani*, le peuple romain ne paraît pas avoir atteint le cinquième stade, celui qui commence à soixante ans et auquel le fragment 71 Rip. fait allusion. On note d'ailleurs dans le fr. 66 Rip. l'emploi du verbe *consenescere*, voisin du *senescere* utilisé pour la quatrième période dans le passage rapporté par Censorin⁴². Dans le quatrième livre du *De Vita Populi Romani*, le peuple romain est simplement vieillissant, mais non, au jugement de Varron, en pleine décrépitude. Varron avait demandé à un certain Tarutius de fixer exactement le jour et l'heure de la naissance de Romulus, ainsi que le jour et l'heure de la fondation de Rome, pour connaître leur horoscope, preuve qu'il croyait fermement qu'il y avait des similitudes entre l'existence d'un individu et celle d'un état.

Cette originalité de Varron historien correspond à son imaginaire propre. Est-elle due à des croyances philosophiques assimilant microcosme et macrocosme ? Si le peuple romain n'a pas encore entamé la cinquième période de la vie humaine, cela laisse-t-il présager qu'il peut vivre encore longtemps, qu'il a encore un rôle à jouer dans le monde comme les *seniores* de moins de soixante ans ? N'oublions pas que selon Aug., Ciu., 22, 28, Varron avait écrit dans le

⁴² La phrase à laquelle B. Ripsati donne le n° 66 est explicitement située au livre II du *De Vita Populi Romani* par Nonius, 287, 15M ; peut-être faut-il y voir une réflexion de Varron qui pense à son propre temps en constatant la grandeur de l'époque passée qu'il décrit, car plusieurs fragments de ce livre II traitent de la vertu des Romains au moment de la guerre contre Pyrrhus (280-272 av. J.C.), par ex. le fr. 64 Rip. : *qua abstinentia uiri mulieresque Romanae fuerint, quod a rege munera eorum noluerit nemo accipere*, « quelle fut la retenue des hommes et des femmes de Rome, car aucun d'eux ne voulut accepter des cadeaux du roi », ou encore le début du fr. 65 Rip. : *multi praediti pudore et pudicitia adulescentis perierunt...*, « de nombreux jeunes doués de sens de l'honneur et de pudeur périrent. ».

De Gente Populi Romani que pour les hommes il existait une palingénésie, qu'au bout d'un certain nombre d'années les mêmes âmes et les mêmes corps s'unissaient à nouveau pour une renaissance. Après la vieillesse du peuple Romain, envisage-t-il pour ce peuple aussi une renaissance ?